

Résistance[s] allemande[s] au national-socialisme¹

par Thierry Feral

En mars 1946, un jeune et brillant intellectuel de 28 ans, Joseph Rovin, publie dans la revue *Esprit* un article intitulé « Dans la pause du fascisme ». Né allemand sous le nom de Rosenthal, exilé en France en 1934, résistant et déporté survivant de Dachau, Joseph Rovin développe dans son article l'idée que le fascisme, provisoirement vaincu et donc en pause, ne manquera pas de ressurgir sous des formes renouvelées pour peu que s'installe dans nos sociétés un climat socio-économique qui alimenterait les secteurs archaïques et irrationnels des individus. D'où sa conclusion (p. 410 de la revue) : « *Si notre cœur se souvient de la résistance apprise sous la terreur du fascisme sanglant, l'angoisse et la terreur des fascismes à venir ne l'atteindront pas. Mais, pour que ce souvenir soit efficace, il faut armer les cœurs d'intelligence et les préparer aux offensives attendues.* »

En effet ce qui un jour a été possible peut parfaitement être à nouveau possible et il faudrait être bien naïf pour penser que nous sommes aujourd'hui immunisés contre un tel phénomène. Dans l'épilogue de sa célèbre pièce *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui / La résistible ascension d'Arturo Ui*, le grand dramaturge et militant antinazi Bertolt Brecht (1898-1956) a insisté sur la permanence de la fécondité du « ventre [...] d'où a surgi la bête immonde ». Toutefois, cette formule bien connue – « *Le ventre est encore fécond d'où a surgi la bête immonde* » – ne correspond pas à ce qu'a écrit Brecht. Cette formule est l'œuvre du traducteur américain de la pièce en 1941 (« *foul biest* »), laquelle a été reprise par le traducteur français en 1961. Chez Brecht pas de « bête immonde ». Brecht a dit : « *Der Schoß ist fruchtbar noch, aus dem **das** kroch : Le ventre est encore fécond d'où **ça** fut éclos* », ce qui donne à sa phrase une tout autre portée. En effet, le **ça**, vous le savez, c'est chez Freud² l'instance qui incarne les forces animales destructrices qui sommeillent en tout humain et qui ne demandent qu'à faire irruption dès que se craquelle un tant soit peu notre fragile carapace civilisationnelle³. Donc ce que veut dire Brecht, c'est que l'embryon

¹ Texte intégral de la conférence présentée notamment le mardi 14 mai 2024 dans le cadre du Musée de la Résistance, de l'Internement et de la Déportation de Clermont Auvergne Métropole, ainsi que dans plusieurs lycées.

² Dans son article « Bertolt Brecht und die Psychoanalyse » (*Literaturkritik.de*, 2016), Thomas Anz, professeur de littérature allemande à l'université de Marburg, signale que Brecht avait lu *Le Malaise dans la civilisation* dès sa parution en 1930. Brecht avait découvert Freud par l'intermédiaire de Karl Korsch ((1886-1961).

³ Cf. Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*, folio essais, 2024, p. 548 : « *Pendant toutes ces heures [à la veille de sa mort le 23 septembre 1939 à Londres. T.F.], j'avais souvent parlé avec Freud de l'horreur du monde hitlérien et de la guerre. Il était profondément bouleversé en tant qu'homme épris d'humanité, mais en tant que penseur ce terrible accès de bestialité ne l'avait pas du tout surpris. On l'avait toujours blâmé [...] pour son pessimisme, parce qu'il niait la suprématie de la culture et de la civilisation sur les pulsions ; on voyait à présent [...] qu'il était impossible d'extirper de l'âme humaine le fonds barbare, la pulsion destructrice élémentaire...* ».

du fascisme couve en sourdine en chacun de nous et n'attend qu'un accoucheur pour éclore. Je vous renvoie à cet égard à deux romans éclairants : *L'apprenti sorcier* de Hanns Heinz Ewers (1871-1943) et surtout *Le Tentateur* de Hermann Broch (1886-1951).

Parallèlement, on peut rappeler ce qu'écrivait en 1947 Albert Camus (1913-1960) en conclusion de *La Peste* : « *Le docteur Rieux [...] savait ce que cette foule en joie ignorait [...], que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs, les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où la peste réveillerait ses rats...* ». En effet, cette peste, elle est en nous ; c'est la « peste émotionnelle » définie en 1933 par Wilhelm Reich comme « *la somme de toutes les fonctions vitales irrationnelles* »⁴ dont est porteur l'individu et qui se déchaînent dès que des opportunités leur sont offertes.

Ce à quoi il faut donc être vigilant, c'est que nos actions ne permettent pas à ces opportunités de voir le jour. Pour cela, il convient de ne pas se défaire du réel, de ne pas pratiquer la culture du détournement du regard, de ne pas se laisser engluier dans « le monde-comme-il-va ». Comme le disait avec son remarquable sens de l'aphorisme ce grand psychiatre et résistant qu'était Lucien Bonnafé (1912-2003), aux conférences duquel j'allais régulièrement assister dans les années 1980 lors des colloques de l'hôpital psychiatrique de Saint-Alban en Lozère : il ne serait pas nécessaire d'entrer un jour en résistance si l'on avait toujours résisté⁵.

Et cette résistance, notez le bien, elle doit commencer très précocement, à la source même de ce qui nous distingue de la bête, c'est-à-dire dans le langage. Franz Kafka (1883-1924) l'a bien montré avec *La Métamorphose*, et aussi Max Frisch (1911-1991) avec sa pièce en douze tableaux, *Andorra* : la langue peut être porteuse d'exclusion et de mort⁶. Quotidiennement, chacun d'entre nous utilise des formules à l'emporte-pièce puisées dans l'air du temps et au sens exact desquelles nous ne prenons pas garde. Et à partir d'une simple formulation, *a priori* banale, se produit une inflation de formulations toujours plus redoutables. Et de là à l'acte, pour peu que le contexte socio-historique s'y prête, le pas est vite franchi. Ceci veut dire que nous devons en permanence nous méfier des mots, nous méfier de la phraséologie à la mode, réagir aux clichés qui circulent, même sous forme de blagues apparemment innocentes. C'est là que commence la résistance : dans la mise à nu de l'espace narratif sur lequel nous nous mouvons. Car,

⁴ Wilhelm Reich, *La Psychologie de masse du fascisme*, Petite bibliothèque Payot, 1974, p. 317.

⁵ Déjà en 1945 Louis Parrot rendait hommage à l'action de L. Bonnafé dans son ouvrage *L'intelligence en guerre. Panorama de la pensée française pendant la clandestinité* (Paris, La Jeune Parque). Cf. la réédition de ce texte au Castor Astral, 1990, pp. 100 sq.

⁶ Cf. *L'Ancien Testament, Livre des Proverbes*, XVIII / 21 : « La mort et la vie sont au pouvoir de la langue ».

sans que nous en ayons réellement conscience, c'est dans cet espace narratif que se joue en premier lieu l'histoire.

La première fois que j'ai entendu parler de résistance allemande au régime national-socialiste, c'était en 1961. J'avais 14 ans et je participais avec un groupe d'élèves à un stage d'été à Ulm. Un matin, le professeur qui s'occupait de nous nous explique; documents à l'appui, que deux étudiants originaires de la ville, Hans et Sophie Scholl, avaient en 1942/1943 diffusé avec quelques autres des tracts contre Hitler à l'Université de Munich. Arrêtés le 18 février 1943, des deux étudiants, lui en médecine, elle en biologie et philosophie, avaient été décapités quatre jours plus tard, le 22 février 1943, dans la foulée immédiate d'un procès expéditif. Hans a 24 ans ; Sophie, sa soeur, à 22 ans.

Alors il a bien fallu se rendre à l'évidence. Des photos, des documents, des témoins existaient ! Oui, il y avait eu des Allemands assez volontaires pour se dresser contre la barbarie hitlérienne et ils avaient dû fréquemment le payer de leur vie ! Certes un tel engagement n'avait pas été facile car cela signifiait se dresser contre son pays, défier l'ordre établi, rompre avec les principes de respect de l'autorité inculqués depuis l'enfance⁷, se méfier de tout et de tous⁸, et *in fine* accepter d'être stigmatisé en tant que « criminel », « traître à la patrie »⁹, « racaille judéo-bolchevique », selon les termes de la presse officielle. En outre, il fallait se résoudre à ce que, éventuellement, ses proches aient à subir des représailles de la part de la Gestapo et même soient envoyés en camp de concentration, notamment à partir de 1944 lorsque sera formalisée la loi sur la *Sippenhaft[ung]*, c'est-à-dire sur la responsabilité collective du clan familial.

À mon retour d'Ulm, je m'empressai de lire un petit livre qu'avait évoqué notre professeur : *La Rose blanche* d'Inge Scholl, la sœur aînée de Hans et Sophie. Ça a été un déclencheur¹⁰. Je me suis dès lors mis à fouiner et, à chaque séjour en Allemagne, j'essayais d'en savoir plus. C'est ainsi que j'ai appris petit à petit qu'il y avait eu d'autres groupes de jeunes qui s'étaient rebellés contre le régime nazi. Par exemple les « pirates Edelweiss » à Cologne. Ce que voulaient au départ ces garçons et ces filles, c'était écouter du jazz, danser le swing, s'habiller à l'américaine, boire ensemble et fumer, pratiquer l'amour libre ; tout le contraire de ce que prênaient les nazis par le biais des Jeunesses hitlériennes. Alors ces jeunes, pour les remettre dans le

⁷ Voir à cet égard le roman caustique de Heinrich Mann *Le Sujet de l'Empereur*. L'éducation donnée à la jeunesse sous la République de Weimar était restée majoritairement conforme à ce qu'elle avait été à l'époque wilhelminienne.

⁸ Cf. Bertolt Brecht, *Grand-peur et misère du III^e Reich*, notamment la poignante scène 10 où les parents du jeune Klaus-Heinrich sont persuadés que celui-ci est allé les dénoncer à la Gestapo.

⁹ Voir Jean-Paul Picaper, *Opération Walkyrie*, Paris, L'Archipel, 2009, pp. 13-21.

¹⁰ Dans la foulée, je fus également profondément marqué par le disque 33 tours *Aufstand des Gewissens. Dokumentation über den deutschen Widerstand gegen Hitler* (Ariola-Athena, 51193 K, oct. 1961), un montage sonore de Heinrich Uhlig où l'on entend notamment le juge Roland Freisler mener sa sinistre besogne d'élimination des « ennemis de la Communauté raciale populaire allemande ».

droit chemin, on les envoyait faire un séjour au centre pénitentiaire pour adolescents de Neuwied près de Coblenze. Peu à peu, ne supportant plus la répression dont ils étaient l'objet, ils se mirent à détériorer les affiches de propagande, à perturber des manifestations, à saccager des locaux des organisations nazies, à agresser des chefs des Jeunesses hitlériennes... Ils commencèrent à secourir des militants en cavale, des déserteurs et des prisonniers de guerre en fuite, à protéger des juifs... Et puis ils se mirent à saboter la production de guerre dans les usines où ils travaillaient, à bloquer des aiguillages pour entraver les trains en partance pour le front, à voler des armes... En cas d'arrestation, ils étaient maintenant envoyés dans des camps de concentration pour adolescents. Les garçons à Moringen au nord de Göttingen, les filles à Uckermark près du camp de Ravensbrück. Le 10 novembre 1944, treize membres du groupe « pirates Edelweiss » furent pendus en place publique à Cologne-Ehrenfeld, parmi eux Bartholomäus Schink qui avait 16 ans.

Devenu professeur, je me suis très vite orienté vers une germanistique militante qui, sans négliger le côté linguistique, mettra l'accent par mes choix thématiques sur la dénonciation de l'obscurantisme, du chauvinisme, du racisme, de l'impérialisme, etc... À cet égard, la littérature de même que le cinéma de la sphère germanophone offrent des ressources incommensurables. C'est ainsi que j'ai passé plus de cinquante ans à décortiquer le national-socialisme avec cependant présente à l'esprit à tout instant et aujourd'hui encore cette redoutable interrogation : serais-je à la hauteur si un pouvoir de type fasciste venait à s'établir ? On sait qu'il est plus facile de faire des discours que d'agir !

Si l'on veut comprendre ce qu'a représenté
la résistance allemande au national-socialisme,
il convient d'envisager plusieurs éléments d'analyse.

Le premier élément d'analyse, c'est l'élément chiffré, autrement dit combien furent-ils ces résistants ? On estime le nombre d'Allemands et, à partir de l'*Anschluß* de 1938, d'Autrichiens ayant participé sous des formes diverses à une résistance contre le régime hitlérien à environ 700 000, soit moins de 1% de la population du « Grand Reich ». *A priori* cela semble peu, mais si l'on tient compte avec le recul historique de la chape de plomb qui s'était abattue sur l'Allemagne à l'arrivée de Hitler au pouvoir, c'est loin d'être négligeable. Si l'on pense à l'endoctrinement des foules par la propagande omniprésente, aux différentes organisations – y compris de loisirs – pour encadrer systématiquement et donc contrôler les activités de la population, à la surveillance policière renforcée par l'obligation de dénonciation, à la menace d'internement en camp de concentration au moindre dérapage, résister au régime national-socialiste n'était pas une

petite affaire et il n'est qu'à lire *Seul dans Berlin* de Hans Fallada¹¹ pour s'en convaincre.

Le deuxième élément d'analyse, c'est le polymorphisme de cette résistance. Ces résistants ou les réseaux qu'ils constituaient n'eurent en règle générale rien de commun entre eux. Il n'y aura jamais sous le national-socialisme d'organisme pour regrouper et coordonner les résistances. C'est en ce sens que l'on ne peut pas parler de **la** résistance au national-socialisme, mais uniquement **des** résistances au national-socialisme.

Dès lors, il est nécessaire de se poser trois questions :
Quand ? , Pourquoi ? Dans quel but ?

Quand ?

On peut de façon très schématique distinguer cinq étapes :

Première étape, la résistance antérieure à l'arrivée des nazis au pouvoir avec par exemple dès 1926 les diatribes percutantes de Erich Mühsam (1878-1934) dans la revue *Fanal*, ou encore de Kurt Tucholsky (1890-1935) et Carl von Ossietzky (1889-1938) dans la revue *Weltbühne*. Mühsam sera arrêté fin février 1933 et assassiné en camp de concentration. Tucholsky sera déchu de la nationalité allemande et se suicidera en exil. Ossietzky sera envoyé en camp de concentration fin février 1933 et mourra des suites de son internement après que lui ait été attribué en 1936 le prix Nobel de la paix pour 1935. Un arrêté du *Führer* interdira désormais à tout citoyen du Reich d'accepter le prix Nobel.

Deuxième étape, la résistance dès la nomination de Hitler au pouvoir par des manifestations et des grèves à l'initiative de la mouvance communiste comme à Mössingen où se mobilisèrent 800 ouvriers et ouvrières de l'industrie textile, soit 20% de la population, ou encore par des prises de position publiques à l'image du Comité d'action « Libre parole » (*Das freie Wort*) qui regroupait des intellectuels tels le journaliste et avocat de la Ligue des Droits de l'Homme Rudolf Olden (1885-1940), l'écrivain Heinrich Mann (1871-1950), la graphiste et sculpteur Käthe Kollwitz (1867-1945), et des scientifiques au nombre desquels Albert Einstein (1879-1955).

Troisième étape, la résistance suite à la séance parlementaire du 24 mars 1933 où fut adoptée la loi sur les pleins pouvoirs à Hitler (*Ermächtigungsgesetz*) et où notamment la SPD, le Parti social-démocrate, va comprendre qu'il n'y a désormais plus de possibilité d'opposition légale en Allemagne. Tandis que la majorité des dirigeants SPD partent en exil et tentent d'organiser

¹¹ 1893-1947, de son vrai nom Rudolf Ditzen. Paru à Berlin-Est en 1947 sous le titre *Jeder stirbt für sich allein*, l'ouvrage est actuellement disponible en traduction française dans la collection folio.

une résistance qui s'avérera peu efficace, un petit groupe cherche à collaborer avec le régime jusqu'au 22 juin, date à laquelle le parti est mis hors-la-loi et ses derniers représentants emprisonnés. À partir de là, le Parti social-démocrate va se vider de ses adhérents à plus de 60% et perdre toute base de masse¹², d'autant que son relais syndical, l'ADGB¹³, a été dissous le 2 mai, alors même que son bureau confédéral avait appelé la veille à participer à la « Grande Journée Allemande du Travail » orchestrée par Goebbels. Dès lors, la direction de la SPD en exil, la SOPADE, va miser jusqu'en 1940 sur une action de l'Entente, et ultérieurement sur l'intervention anglo-américaine.

Quatrième étape, la résistance liée à la prise de conscience de la barbarie absolue à laquelle conduisait le régime hitlérien, comme ce fut le cas en 1936-1937 pour les Églises protestante et catholique, ou après la « Nuit de Cristal » du 9 novembre 1938 pour le comte von Moltke (1907-1945) et le comte von Wartenburg (1904-1944), fondateurs durant l'été 1940 du « Cercle de Kreisau » qui s'impliquera dans la préparation du putsch du 20 juillet 1944 ?

Cinquième étape, la résistance lorsqu'il fut évident que Hitler c'était la guerre, comme pour les généraux Ludwig Beck (1880-1944) et Franz Halder (1884-1972) lors de la crise des Sudètes en septembre 1938, ou encore pour le charpentier et aussi horloger Georg Elser (1903-1945) qui, deux mois avant l'invasion de la Pologne¹⁴, va se mettre à préparer en solitaire l'attentat à la bombe du 8 novembre 1939 dans la brasserie munichoise où devait parler le *Führer*.

Sixième étape, la résistance suite à la défaite de Stalingrad le 2 février 1943 et à la proclamation le 18 février par Goebbels de la « Guerre totale » comme ce fut le cas pour les militaires qui organiseront le putsch du 20 juillet 1944.

Bref, la chronologie est importante car on y voit devenir résistants des gens qui, durant une période plus ou moins longue, avaient été favorables à Hitler, et il apparaît clairement que les motifs qui les ont animés et les buts qu'ils poursuivaient n'étaient pas les mêmes.

En outre, il faut tenir compte du fait que, en fonction des événements, les résistants n'eurent pas toujours le même comportement. L'Église catholique par exemple fluctuera en fonction des décisions du Vatican. Le Pacte de non-agression germano-soviétique du 23 août 1939 modifiera pendant un temps l'attitude de la direction du Parti communiste allemand.

¹² Cf. « Austrittserklärungen aus der SPD », in *Faschismus – Renzo Vespignani*, Berlin, Elefanten Press, 1976, p. 44. Voir aussi Erich Matthias, « Der Untergang der alten Sozialdemokratie », in *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, 3/1956, notamment à partir de la page 265.

¹³ Allgemeiner deutscher Gewerkschaftsbund = Confédération allemande générale des syndicats.

¹⁴ Le « Plan blanc » (*Fall weiß*) d'invasion de la Pologne avait été concocté début avril. Les services de propagande avait reçu l'ordre de conditionner la population par des rumeurs d'exactions polonaises à Dantzig et à la frontière. Il ne fallait donc pas être très perspicace pour savoir où Hitler en viendrait très vite si le gouvernement polonais ne cédait pas à ses exigences territoriales.

Enfin un autre point est que toute affirmation doit être nuancée. J'ai indiqué précédemment que le Parti social-démocrate avait joué l'attentisme jusqu'à l'Ermächtigungsgesetz du 24 mars 1933 parce qu'il pensait toujours pouvoir faire figure d'opposition légale. Cependant, il y a eu des socialistes comme le jeune Willy Brandt (1913-1992) ou le vieux Georg Ledebour (1850-1947) qui rompirent avec leur parti parce qu'ils ne supportaient pas l'attitude de ses dirigeants. Et il y a eu des prêtres catholiques, qui, malgré le Concordat du 20 juillet 1933 entre Hitler et le pape, ont résisté à titre individuel bien avant l'Encyclique « Avec un brûlant souci » (*Mit brennender Sorge*) promulguée par Pie XI en mars 1937, laquelle au demeurant, si elle s'inquiétait des violations des droits fondamentaux par le régime, ne contenait pas de condamnation explicite de l'antisémitisme. Je pense ici au prévôt de la cathédrale de Berlin, Bernhard Lichtenberg (1875-1943), qui d'emblée protestera ouvertement auprès des autorités contre les camps de concentration et les mesures antijuives. Après une longue incarcération, il mourra durant son transfert à Dachau en novembre 1943. Et il y a eu aussi des protestants comme le pasteur Martin Niemöller (1892-1984). Martin Niemöller avait été commandant sous-marinier durant la Première Guerre mondiale, commandant d'un corps franc dans la Ruhr contre l'insurrection ouvrière d'avril 1920, cofondateur en mars 1923 de l'association nationale antisémite des officiers. Devenu pasteur à la fin des années 1930, il est un soutien actif des nazis jusqu'à début 1934. Puis revirement : il fonde en avril 1934 l'« Église confessante » (*Bekennende Kirche*) afin de freiner l'influence des « Chrétiens allemands » (*Deutsche Christen*) favorables à Hitler du pasteur Ludwig Müller (1883-1945). À partir de mars 1936, sa position vis-à-vis du régime se fait politique avec la dénonciation de la quasi divinisation du *Führer*, de l'antisémitisme et des camps. Le 1^{er} juillet 1937, il est arrêté par la Gestapo puis interné à Dachau jusqu'à la fin de la guerre. Devenu après 1945 une figure de la lutte antifasciste et de la défense des droits de l'homme et de la paix, il écrira :

*« Lorsque les nazis sont venus chercher les communistes,
je n'ai pas bronché, je n'étais pas communiste.
Lorsqu'ils ont enfermé les social-démocrates,
je n'ai pas bronché, je n'étais pas social-démocrate.
Lorsqu'ils sont venus chercher les catholiques,
je n'ai pas protesté, je n'étais pas catholique.
Lorsqu'ils sont venus me chercher moi,
il n'y avait plus personne en mesure de protester. »*

Pourquoi ?

Cette question concerne les raisons qui ont poussé un homme ou une femme à entrer en résistance contre le régime nazi alors que l'écrasante majorité du peuple allemand soutenait, voire adulait le *Führer*... Certains

l'ont fait par conviction politique. D'autres par conviction religieuse, morale, humaniste, etc... Ce qu'il est important de prendre en compte, c'est que cette grande diversité des motivations fera qu'il y aura des gens considérés comme des réactionnaires qui s'engageront contre Hitler dès son arrivée au pouvoir et même pour quelques uns avant son arrivée au pouvoir – je pense là au journaliste conservateur munichois Fritz Gerlich (1883-1934) qui sera interné à Dachau en mars 1933 et exécuté après 15 mois de détention lors de la « Nuit des longs couteaux » (29-30 juin 1934). Il y aura aussi des gens qui occupaient des fonctions sensibles, voire certains industriels comme Ernst Leitz (1871-1956), le fabricant des fameux appareils photos *Leica*, qui bien que côtoyant de près le Parti nazi, auront une attitude extrêmement digne à l'égard des persécutés et notamment des juifs. Il est donc impossible de tracer une démarcation idéologique stricte. Ce n'est pas parce que l'on avait été communiste ou socialiste sous la République de Weimar que l'on ne se glissera pas du côté du pouvoir nazi, et à l'inverse on verra des gens de droite rejeter et tenter de contrarier les projets nazis.

Dans quel but ?

Cette troisième question concerne la perspective dans laquelle on est entré en résistance. Autrement dit, vous résistez... d'accord, vous voulez faire disparaître le régime en place... d'accord, mais pour arriver à quoi, pour remplacer ce régime par quoi ?

Là encore, il y a une profonde disparité. En fait il y a eu trois branches politiques de résistance : la branche communiste, la branche social-démocrate, la branche conservatrice. Pour les autres, les « bataillons noirs » de la FAUD anarchiste (*Freie Arbeiter-Union Deutschlands* = Union libre des travailleurs d'Allemagne) démantelée par la Gestapo en 1937 et les activistes trotskystes de l'IKD (*Internationale Kommunisten Deutschlands* = Communistes internationalistes d'Allemagne), ils ne manquèrent pas de courage et eurent pour beaucoup à le payer très cher, mais ils ne dépassèrent jamais le stade groupusculaire, autour de 400 pour les « bataillons noirs » et de 800 pour l'IKD. En outre, en tant que révolutionnaires internationalistes, ils n'avaient aucun projet précis pour l'avenir de l'Allemagne en tant que telle¹⁵.

Ce que souhaitaient les communistes orthodoxes de la KPD, c'était l'établissement d'un système soviétique sous le patronage du grand Staline. A noter que ceux qui contestaient la ligne stalinienne étaient non seulement exclus du Parti et mis au ban, mais aussi susceptibles d'être éliminés. De très nombreux militants historiques du PC allemand réfugiés en URSS et contestataires de la ligne stalinienne ont été froidement exécutés par le

¹⁵ Les deux ouvrages qui déterminaient la conduite à suivre de la FAUD et de l'IKD étaient respectivement : Rudolf Rocker, *Ideologie et tactique du prolétariat moderne*, Barcelona, Publicaciones Mundial, 1929 (édit. orig.) ; Leo Trotzki, *Die permanente Revolution*, Berlin, Verlag der Wochenschrift „Die Aktion“ (Franz Pfempfert), 1930 (édit. orig.), chapitre 9, thèses 10/11/12.

NKVD, envoyés au Goulag, voire même pour certains remis à la Gestapo dans la foulée de la signature du pacte de non-agression germano-soviétique du 23 août 1939¹⁶.

Pour les social-démocrates c'était refonder une république parlementaire socialisante comme l'avait été la République de Weimar. Malgré quelques prises de position courageuses de certains militants, le parti social-démocrate reste dans l'ensemble passéiste et hésite à prendre des initiatives. La question majeure qui a constamment agité l'état-major de la SPD, c'était de savoir si oui ou non il fallait réaliser l'unité d'action avec les communistes. En juin 1945, en zone d'occupation soviétique, Otto Grotewohl, qui avait passé cinq ans en camp de concentration, acceptera la fusion avec la KPD, ce qui donnera naissance à la SED, le parti qui dominera la RDA jusqu'à son effondrement fin novembre 1989. Par contre dans les autres zones d'occupation, la SPD refusera toute alliance avec les communistes.

Pour les conservateurs, c'était établir un régime où, après une dénazification rondement menée, les anciens cadres de la finance, de l'industrie et de l'armée reprendraient leur place. C'est ce qui s'est produit en RFA en liaison étroite avec les Américains et avec une indéniable complaisance de la SPD reconstituée¹⁷.

Je vais peut-être choquer en disant cela, mais il suffit d'éplucher les documents qui émanent d'eux pour s'en convaincre : les conjurés du 20 juillet 1944, s'ils avaient réussi dans leur projet de supprimer Hitler, n'avaient pas vraiment l'intention de faire de l'Allemagne une authentique démocratie. Selon les hommes et les chapelles, les propositions étaient certes assez hétéroclites, mais il ne faut pas oublier qu'il s'agissait à la base essentiellement d'aristocrates, ou encore de fils de la bourgeoisie, avec des conceptions élitistes et nationalistes bien ancrées. Pour eux, la lutte contre le communisme était aussi importante que la lutte contre les nazis et d'autre part il fallait à tout prix éviter une république style Weimar. À leurs yeux, il fallait que l'Allemagne reste une nation forte qui saurait s'imposer face aux autres nations, une Allemagne qui se serait elle-même débarrassée de la dictature et qui par là-même aurait gagné le droit de s'affirmer sur le plan international. Certes ils étaient d'accord pour un système fédéraliste, mais

¹⁶ Lire les témoignages par exemple de Margarete Buber-Neumann, *Prisonnière de Staline et d'Hitler*, vol. 1, Paris, Seuil, 1949 ; Susanne Leonhard, *Gestohlenes Leben*, Stuttgart, Steingrüben, 1956 ; Wolfgang Leonhard, *Un enfant perdu de la révolution*, Paris, France-Empire, 1983 ; Nathan Steinberger, *Berlin Moskau Kolyma und zurück*, Berlin-Amsterdam, ID-Archiv, 1996 ; Wolfgang Ruge, *Gelobtes Land*, Reinbek, Rowohlt, 2012. Pour une vision d'ensemble : Hermann Weber, „*Weißer Flecken*“ in der Geschichte. *Die KPD-Opfer der Stalinschen Säuberungen und ihre Rehabilitierung*, Francfort/Main, Isp-Verlag, 1990, ainsi que : Reinhard Müller, *Menschenfalle Moskau. Exil und stalinistische Verfolgung*, Hambourg, Hamburger Edition, 2001.

¹⁷ Voir Hans Hörig, « Le parti social-démocrate allemand entre 1949 et 1965. De l'opposition à l'adaptation et à la formation du gouvernement », in *L'Allemagne de Konrad Adenauer*, Presses Sorbonne Nouvelle, 1982, pp. 66-83.

toutefois suffisamment centralisé pour que tout soit géré d'en haut. Considérant que le peuple avait été totalement corrompu par la propagande nazie, ils ne souhaitaient pas lui accorder dans un premier temps trop de libertés et un point de discussion important fut s'il fallait instaurer le suffrage universel ou un suffrage censitaire. De plus, certains d'entre eux n'étaient pas exempts de préjugés antisémites et proposaient même de reconstituer des ghettos.

Donc attention, il est bien beau de parler des conjurés du 20 juillet 1944 et d'en faire des héros, mais cela mérite d'être nuancé.

Par exemple, celui qui est devenu un des symboles majeurs de cette conjuration, le Colonel-Comte Claus von Stauffenberg (1907-1944), n'était pas exactement ce que l'historiographie officielle fait aujourd'hui de lui. Certes il a tenté de liquider Hitler et, après avoir été fusillé, le *Führer* ordonnera que sa dépouille soit brûlée et que ses cendres soient dispersées ; certes son épouse sera internée au camp de Ravensbrück et ses enfants envoyés dans un orphelinat. Mais il faut aussi savoir que cet aristocrate, proche dans sa jeunesse des cercles de la Révolution conservatrice et engagé dans l'armée en 1926 à 19 ans, avait en janvier 1933, en tant que sous-lieutenant, organisé à Bamberg (nord de la Bavière) une manifestation pour fêter l'arrivée de Hitler au pouvoir. Nommé lieutenant, il avait participé à la formation militaire des SA puis été choisi pour une formation au sein de l'état-major général à l'Académie militaire de Berlin, ce qui aurait été exclu s'il n'avait pas présenté les garanties idéologiques nécessaires. En 1939, il avait accueilli la guerre comme, je le cite, « une rédemption » (*eine Erlösung*). Durant la campagne de Pologne, il avait écrit à sa femme : « *La population est une incroyable populace composée de très nombreux juifs et de personnes qui ne sont pas de race pure. C'est un peuple qui est à son aise que lorsqu'il est asservi. Les milliers de prisonniers vont faire vraiment du bien à notre économie agricole. En Allemagne, ils pourront efficacement être utilisés. En effet, ils sont travailleurs, obéissants et ils se contentent de peu* ». Dans ces lignes, on voit un Stauffenberg favorable à l'exploitation de la force de travail de la population polonaise mais on ne possède toutefois aucun document permettant de dire comment il a jugé les interventions des *Einsatzgruppen* dont il était pourtant forcément au courant. Sans cesse promu et décoré, il sera envoyé en Afrique du Nord en 1942. C'est là qu'il apprendra la défaite de Stalingrad. Gravement mutilé en avril 1943, il apprend un mois plus tard à l'hôpital la capitulation des troupes germano-italiennes en Tunisie. Il comprend alors que la guerre sera perdue et prend la décision de renverser le pouvoir hitlérien afin d'éviter à l'Allemagne une nouvelle humiliation par les Alliés qu'il pressent comme pire qu'en 1918.

Une autre personnalité dont on chante aujourd'hui les louanges n'est pas non plus aussi irréprochable qu'on a bien voulu le dire. Il s'agit de l'évêque

de Münster, Clemens August von Galen. Galen (1878-1946) avait été un des premiers prélats catholiques à prêter serment de fidélité à Hitler. Ce que l'on a retenu de lui, c'est que, en juillet et août 1941, il prononcera en chaire quatre sermons contre l'action T4 d'euthanasie des malades mentaux déclenchée en octobre 1939 et que grâce à son intervention l'action T4 sera stoppée par Hitler le 24 août 1941. Mais ce que l'on tendance à oublier, c'est que :

- d'une part Galen avait officiellement approuvé jusqu'en 1937 la politique conduite par Hitler,
- que d'autre part, bien avant lui, des gens comme le directeur protestant de l'hôpital psychiatrique de Bethel près de Bielefeld, Friedrich von Bodelschwing (1877-1946), ou encore le juge protestant Lothar Kreyssig (1898-1986) s'étaient publiquement investis contre le programme T4 dès son déclenchement en octobre 1939,
- enfin que dans ses sermons, Galen n'aura jamais un mot pour dénoncer la déportation des juifs

Un autre personnage qui est communément considéré comme le fer de lance de la résistance civile au national-socialisme, c'est Carl Friedrich Goerdeler (1884-1945). Les historiens émettent à son propos des jugements très disparates. Certains parlent de résistance, d'autre préfèrent parler de divergence. À l'arrivée des nazis au pouvoir, Goerdeler est maire de Leipzig, la cinquième ville d'Allemagne, connue pour ses foires internationales. Juriste de formation, il participe en juillet 1933, aux côtés de Hans Frank (1900-1946), l'avocat de Hitler et futur bourreau de la Pologne, à la fondation de l'Académie du Droit allemand. En 1934, il a cinquante ans, le *Führer* lui confie le poste de haut commissaire aux prix qu'il va quitter en 1935 en raison de désaccords avec le ministre de l'Économie et président de la Banque centrale du Reich, Hjalmar Schacht (1877-1970). Goerdeler, qui est un conservateur nationaliste de tradition prussienne, continue néanmoins à coopérer avec le régime jusqu'au 9 novembre 1936. Ce jour-là, alors qu'il est en déplacement en Scandinavie où il entretient des relations avec des industriels, son premier adjoint à la mairie de Leipzig, le national-socialiste Rudolf Haake (1903-1945), fait démonter le monument consacré au compositeur Felix Mendelssohn (1809-1847) qui était juif. Goerdeler, qui s'est de tout temps opposé à l'antisémitisme, proteste et exige le rétablissement du monument. Mais il ne peut rien faire face à la majorité nazie du conseil municipal et il démissionne. Il devient alors conseiller financier à l'étranger pour la firme multinationale Robert Bosch (1861-1942). Ses nombreux voyages en Europe, aux USA et au Canada vont lui donner l'occasion de rencontrer un grand nombre de responsables politiques et de les éclairer sur la nature criminelle du nazisme. Lorsque la guerre éclate, il forme un cercle oppositionnel qui se compose de notabilités qui condamnent les exactions nazies mais ne remettent pas en cause le système dominant. On élabore des projets pour destituer Hitler mais on se refuse à toute idée d'élimination physique. Ce que ces gens souhaitent, c'est établir un nouveau

pouvoir qui par le biais de tractations diplomatiques récupérerait les territoires devenus polonais depuis le traité de Versailles et empocherait la zone frontalière ex-autrichienne des Sudètes devenue tchèque depuis le traité de Saint-Germain. Comme l'a documenté Charles Bloch aux pages 280-281 de son livre *Le III^e Reich et le monde* (Imprimerie nationale, Paris, 1986), ce langage, tenu à plusieurs reprises par Goerdeler et ses amis lors de voyages à l'étranger, ne fut guère du goût des dirigeants occidentaux. Ce cercle, en raison du prestige de ses membres, bénéficiera d'une quasi immunité de la part du régime. Mais début juillet 1944, alors que les bombardements sur le *Reich* s'intensifient et que la *Wehrmacht* connaît des difficultés sur tous les fronts, la Gestapo passe à une offensive radicale contre les « ennemis de l'intérieur » et procède à des arrestations massives. La tête de Goerdeler est mise à prix pour 1 million de marks soit plus de 4 millions d'euros. Arrêté sur dénonciation dans la foulée de l'attentat du 20 juillet, il va être condamné à mort et exécuté à la hache.

Quant à l'industriel Robert Bosch qui mourra en 1942 à l'âge de 81 ans, on peut dire de lui qu'il fut un équilibriste. Il est indubitable qu'il soutiendra la dissidence conservatrice animée par Goerdeler, qu'il sauvera nombre de juifs et aidera les travailleurs forcés en provenance de l'Est qui travaillaient dans ses usines, soit environ 30% du personnel. Mais dans le même temps, il a fait d'énormes profits en fournissant l'armée, notamment la *Luftwaffe*, et en employant de la main d'œuvre concentrationnaire. Une de ses filiales, la société à responsabilité limitée Dreilinden-Maschinenbau qui fabriquait des pièces pour les moteurs d'avion, se trouvait sur le terrain du camp de concentration de Kleinmachnow au Sud-Ouest de Berlin, qui était une annexe de Sachsenhausen.

Le troisième élément d'analyse concerne la sociologie de la résistance allemande au national-socialisme. Alfred Andersch (1914-1980) qui en 1933 avait passé trois mois à Dachau puis œuvré dans la presse clandestine, insistera dans son magnifique roman de 1957 *Zanzibar* sur le fait que les résistants ont appartenu à toutes les couches de la société, ce qu'avait déjà révélé le résistant et ami de Brecht Günther Weisenborn (1902-1969) dans son imposant ouvrage de 1953 traduit en 2000 en français sous le titre *Une Allemagne contre Hitler*.

Mais le grand problème de ces résistants, Andersch le montre bien, était leur quasi isolement. Ils ont affronté le régime à partir de perspectives très différentes et parfois contradictoires. Jamais il ne sont parvenus à faire le lien entre eux, et lorsque certains tenteront d'élaborer une plate-forme commune, ils se heurteront à des difficultés d'harmonisation et finiront de fil en aiguille à tomber entre les mains de la Gestapo qui avait recours à de nombreux indics. Je pense là à Harro Schulze-Boysen (1909-1942) qui était officier au ministère de l'Air et au juriste Arvid Harnack (1901-1942). Tous deux animaient l'antenne berlinoise de l'« Orchestre rouge », la « *rote Kapelle* », qui transmettait des renseignements à l'URSS. Ils seront

exécutés en décembre 1942. Je pense aussi au syndicaliste berlinois et cadre de la KPD Anton Saefkow, qui après avoir connu plusieurs internements en camp, essaiera à partir de 1943 de constituer un réseau reliant les différents groupes communistes dispersés en Allemagne du Nord et de créer un front unitaire d'action avec les socialistes pour préparer l'après-nazisme.. Arrêté début juillet 1944, il finira guillotiné. Son épouse Anne sera envoyée à Ravensbrück. Après guerre elle exercera des responsabilités politiques en RDA.

Deux livres parus chez Fischer ont donné une vue d'ensemble sur ces femmes et ces hommes de toutes origines qui ont défié Hitler. Il s'agit du *Lexikon des deutschen Widerstandes* des historiens Wolfgang Benz et Walter Pehle et de la remarquable étude de l'historien Gerd Ueberschär, *Für ein anderes Deutschland*. Malheureusement, ils n'ont pas été repris en France¹⁸.

Il faut aussi tenir compte des études dues à des historiens locaux comme par exemple celle de Wilhelm Kick¹⁹ pour Regensburg, la ville jumelle de Clermont-Ferrand. Je souligne ici l'importance des contributions de ces historiens locaux car ce n'est que grâce à eux que l'on parviendra un jour à établir une sociologie complète de la résistance allemande au national-socialisme. Une sociologie qui, outre les diverses formes d'opposition ouverte, le *Widerstand*, nous parlera aussi du *Eigen-Sinn* (auto-affirmation individuelle), autrement dit de ces simples petits gestes instinctifs momentanés de réticence voire de désobéissance envers le régime qui pourront néanmoins par exemple aider un voisin communiste ou juif, ou encore un prisonnier de guerre en fuite, à s'en sortir... Il a également existé une autre posture qui se situe entre le *Eigen-Sinn* et le *Widerstand*. C'est la *Resistenz*, autrement dit ce que j'appellerai la pulsion résistancielle. Il s'agit d'un mécanisme tripal de défense à une agression qui affecte la personne dans son être. Un bon exemple de *Resistenz*, c'est la manifestation de la Rosenstraße à Berlin. Du 27 février au 6 mars 1943, plusieurs centaines de femmes dites aryennes ont protesté jour et nuit en face de la prison improvisée où venaient d'être raflés leurs maris juifs en vue de leur déportation. Ces 500 à 600 femmes ne se sont pas laisser impressionner par les menaces de la Gestapo et des SS et ont réussi à obtenir la libération de leurs conjoints. Cependant elles n'ont pas pour autant constitué un mouvement de masse et elles ne se sont pas souciées du sort des quelque 3300 juifs qui attendaient leur déportation dans quatre autres centres de détention à Berlin. La seule chose qui importait à chacune, c'était de retrouver son mari.

¹⁸ Wolfgang Benz, Walter Pehle, *Lexikon des deutschen Widerstandes*, Francfort/Main, Fischer, 2002 ; Gerd Ueberschär, *Für ein anderes Deutschland. Der deutsche Widerstand gegen den NS-Staat 1933-1945*, Francfort/Main, Fischer, 2006.

¹⁹ W. Kick, *Sag es unseren Kindern. Widerstand 1933-1945. Beispiel Regensburg*, Berlin/Vilseck, Verlag Dr Tesdorpf, 1985

Le quatrième élément d'analyse concerne la topographie de la résistance allemande au national-socialisme. Cet élément confirme ce que j'ai dit précédemment, à savoir que l'on ne peut pas parler d'une résistance mais de résistances au pluriel. Il faut là distinguer entre la résistance interne que j'ai déjà assez largement évoquée, la résistance en exil, la résistance dans les camps de concentration et la résistance dans la *Wehrmacht*.

Je ne parlerai pas de la résistance dans les camps de concentration qui nécessite à elle seule une conférence et dont j'ai parlé dans mon livre *La Mémoire féconde* (L'Harmattan, Paris, 2003). Concernant la résistance dans la *Wehrmacht*, je me contenterai de dire qu'elle fut là encore marquée par des antagonismes, notamment entre la tendance conservatrice et le « Comité Allemagne libre » (*Nationalkomitee Freies Deutschland*) constitué en juillet 1943 près de Moscou par le Parti communiste allemand en exil et des officiers et soldats de la 6^e armée, prisonniers en URSS depuis la défaite de Stalingrad, parmi lesquels le général von Seydlitz-Kurzbach (1888-1976) et le maréchal Paulus (1890-1957)²⁰.

J'en viens donc directement à la résistance allemande en exil dans laquelle j'inclus les Autrichiens, allemands de fait depuis l'*Anschluß* en mars 1938.

C'est en France que cette résistance s'est le plus largement manifestée – près de 3000 hommes et femmes. Pourtant nombre de Français ignorent toujours qu'elle a existé. Contentons-nous de quelques exemples :

Karl Schönhaar. Fils d'un militant communiste de la région de Stuttgart assassiné en 1934 par les nazis, il vit réfugié en France avec sa mère et participe à Paris à de nombreux attentats contre l'occupant. Arrêté en mars 1942, il est fusillé le 17 avril au Mont-Valérien. Il avait 17 ans.

Dora Schaul. Réfugiée en France depuis l'automne 1934 à 21 ans, Dora Schaul est une juive communiste dont les parents ont été gazés à Maïdanek en 1942. A Lyon, sous le pseudonyme de Renée Fabre, elle se fait embaucher à la poste militaire allemande de l'avenue Berthelot où se trouvait également le siège du SIPO/SD. Elle va réussir à établir une liste complète des agents du SIPO/SD pour la zone Sud qui sera transmise à Londres.

Marianne Cohn. Militante sioniste originaire de Mannheim, elle convoie à travers la France des enfants juifs vers la Suisse. En mai 1944, elle est arrêtée près de la frontière par un commando du SIPO-SD. Malgré les tortures, elle refuse de dénoncer son réseau et est massacrée à coups de botte et de pelle. Elle avait 22 ans²¹.

²⁰ Cf. Gerd Überschär *et al.*, *Das Nationalkomitee „Freies Deutschland“ und der Bund Deutscher Offiziere*, Francfort/Main, Fischer, 1996.

²¹ Voir son poème « Je trahirai demain... », in Anny Latour, *La Résistance juive en France*, Paris, Stock, 1970, pp. 157-158.

Fred Bucher, Karl Heinz Fulda et Anton Lindner. Membres du réseau gaulliste Bir-Hakeim, ils sont tués lors d'un assaut des troupes nazies le 28 mai 1944 au hameau de La Borie sur le Causse Méjean, non loin de l'Aven Armand. Un autre antifasciste allemand, Max Frank, est capturé, emmené à Mende où il est sauvagement torturé puis fusillé le lendemain sur un talus de voie ferrée.

Martin Kalb. Originaire de Poméranie il combat en Espagne dans les brigades internationales puis rejoint la France en 1939 où il est parqué à Gurs, un camp d'internement dans les Pyrénées-Atlantiques créé à l'origine par le gouvernement Daladier pour les réfugiés antifranquistes. Engagé dans la Résistance, c'est lui qui à Nîmes, le 24 août 1944, va chasser la garnison allemande de la ville à la tête de sa compagnie FFI, dite « compagnie allemande » en raison même de sa composition.

Melanie Berger. Autrichienne née à Vienne en 1921, engagée dès 15 ans dans la résistance contre le régime fasciste à l'italienne de Dollfuss puis Schuschnigg, membre du groupuscule ultragauchiste RKÖ (Revolutionäre Kommunisten Österreichs). Arrivée en France au lendemain de l'*Anschluß*, plusieurs fois arrêtée et évadée, elle ne renoncera jamais à la lutte clandestine. Naturalisée en 1947, titulaire de nombreuses distinctions parmi lesquelles la Médaille des évadés, mariée à l'emblématique résistant algérien du Groupe Lafayette Lucien Volle, Mélanie Berger-Volle recevra en 2013 la Légion d'honneur des mains du Président Hollande.

Irene Wosikowski. Originaire de Hambourg, elle arrive en France en 1937 et s'implique activement dans la dénonciation du fascisme ; internée au camp de Gurs en 1939, elle s'échappe en juin 1940 et rejoint la Résistance à Marseille où elle est arrêtée en juillet 1943. Malgré les tortures, elle ne livrera aucune information et finira exécutée à la hache à la maison d'arrêt de Berlin-Plötzensee le 27 octobre 1944 à 34 ans.

Et ici même, en Auvergne, comment ne pas parler de Rudolf Engel (1903-1993) ? Après avoir combattu en Espagne dans les Brigades internationales d'août 1936 à la victoire de Franco fin mars 1939, Rudolf Engel s'établit en France et milite activement contre le fascisme. En septembre, à la déclaration de guerre, il est interné au Vernet d'Ariège, un « site disciplinaire pour étrangers indésirables ». Il s'évade fin juin 1940 pour échapper à la disposition de la convention d'armistice du 22 juin qui prévoit (article 19, alinéa 2) que les réfugiés politiques allemands et autrichiens seront livrés au *Reich*. Il devient chauffeur de bus à Sète et contribue à la publication en langue allemande de tracts appelant les soldats de la *Wehrmacht* à désertier. À l'occupation de la zone Sud, Rudolf Engel s'enfuit de Sète peu avant l'arrivée des troupes allemandes le 12 novembre 1942. Fin 1943 - début 1944, on le retrouve dans la région de Clermont où il travaille avec le chef

FTP Charles Jouan qui était chauffeur chez Michelin. Il réside clandestinement à Saint-Georges-sur-Allier et organise les jeunes qui fuient le STO dans des groupes de maquisards répartis autour de la Roche Noire. Grâce à son expérience espagnole, il aura vite formé militairement 300 combattants – c'est en tout cas ce qu'il m'avait dit en juillet 1973. Fin juin 1944, il passe dans le Cantal où il investit avec les FTP plusieurs gendarmeries ainsi que la caserne des gardes mobiles de Saint-Flour. Grâce aux armes récupérées, les FTP peuvent maintenant attaquer les convois allemands. En outre, des contacts sont établis pour établir une continuité administrative à la Libération. Le 10 août 1944, la Résistance prend position dans Aurillac. L'Occupant et la Milice quittent la ville mais les combats pour la délivrance définitive du Cantal s'étant poursuivis jusqu'au 27, ce n'est que le dimanche 3 septembre que pourra se dérouler la grande parade de la victoire. Engel est tellement admiré de ses camarades français que ceux-ci le font défiler en tête du cortège. Et pourtant 80 ans plus tard, il sur l'espace éditorial du site quatre.com n'y a toujours rien à Aurillac, plaque ou nom de rue, pour rappeler le souvenir de Rudolf Engel, car malgré tout, quelque part dans l'inconscient collectif, Rudolf Engel reste encore un « boche » et il est difficile d'admettre, face à la masse des crimes perpétrés en France par les nazis, qu'il y ait eu de « bons boches ».

On pourrait aussi évoquer le rôle joué par le CALPO, le Comité Allemagne libre pour l'Ouest, dans les combats pour la libération du territoire français. C'est un chapitre largement ignoré et vous pouvez trouver sur l'espace éditorial du site quatre.com une documentation à ce sujet. Je soulignerai quand même que, en avril 1944, le Conseil National de la Résistance a, avec l'approbation du général de Gaulle, officiellement reconnu le CALPO en tant que constituant des Forces Françaises de l'Intérieur. Le CALPO contribuera notamment de façon significative à la reddition des poches atlantiques tenues par la Wehrmacht jusqu'à la capitulation du Reich en mai 1945 alors que le reste de la France était déjà totalement libéré²².

Certes il existe depuis une quinzaine d'années un réel effort de certaines municipalités, d'enquêteurs locaux et de journalistes régionaux pour rendre hommage aux antifascistes allemands, mais d'une façon générale, il reste encore à faire en France un grand effort de dépoliution affective pour que les résistants allemands au nazisme occupent en Histoire et dans la Mémoire la place qui leur revient. J'incite vivement à ce propos à lire sur Internet l'article de la germaniste Hélène Camarade, « Les Allemands dans la résistance française ».

Un point important lorsque l'on évoque ce que fut la résistance allemande au national-socialisme, c'est de ne pas se laisser piéger par la facilité de l'éthique abstraite. La « facilité de l'éthique abstraite », c'est émettre des

²² Voir sur l'espace éditorial du site quatre.com : « Le Comité Allemagne Libre pour l'Ouest (CALPO) ».

jugements de valeur à l'emporte-pièce sans tenir compte de la réalité des rapports sociaux. Or si l'on tient compte de la matérialité des rapports sociaux qui existaient en Allemagne dans les années 30-40, il est complètement absurde de vouloir donner des leçons sur ce qu'il aurait convenu de faire et encore plus de prétendre savoir comment on aurait réagi.

Quant à dire ce que l'on ferait dans des circonstances similaires, cela relève du pur fantasme. En effet, ce n'est que par la pratique de situations extrêmes, ou pour reprendre un concept du psychiatre et philosophe Karl Jaspers (1883-1969), par la pratique de « situations-limites » (*Grenzsituationen*), que se révèle la véritable identité d'un individu.

C'est en ce sens que la connaissance analytique du passé est essentielle, et ce par le biais de tous les outils de recherche et de réflexion dont on peut disposer. En nous mettant face aux flétrissures et meurtrissures de l'aventure humaine, la connaissance analytique du passé nous appelle à nous construire dialectiquement une conscience morale et politique afin que nous ne nous laissions jamais prendre au dépourvu par des idéologies qui ne peuvent que conduire au pire.

Sartre avait parfaitement posé le problème dans sa conférence d'octobre 1945 publiée en 1946 sous le titre *L'Existentialisme est un humanisme* (pp. 53-54) :

*« Des hommes peuvent décider d'établir le fascisme,
et les autres peuvent être assez lâches et désemparés
pour les laisser faire ;
à ce moment-là, le fascisme sera la vérité humaine »²³.*

Laisser-faire ou ne pas laisser-faire, se résigner ou s'opposer, accepter ou résister, c'est là que réside l'enjeu de l'avenir — avenir porteur de vie ou de mort, à chacun de choisir en sachant pertinemment que ne pas choisir, c'est encore choisir...

Enfin, pour marquer les esprits, j'évoquerai cette jeune maman qu'était Liselotte Herrmann. Liselotte Herrmann est moins connue que Sophie Scholl, mais ses mérites en tant que résistante sont loin d'être moindres. Lilo Herrmann naît en 1909 à Berlin dans une famille aisée. Très sensible aux problèmes sociaux, elle milite au Parti communiste, ce qui, en 1933 lui vaut d'être renvoyée de l'Université où elle étudiait la biologie. Elle devient alors aide maternelle, diffuse des brochures clandestines et des tracts antinazis, et héberge chez elle nombre de responsables du Parti, notamment le journaliste de Stuttgart Fritz Rau, assassiné par la Gestapo en décembre 1933, et dont elle va avoir un fils en mai 1934. Elle va alors travailler comme secrétaire au bureau de son père qui est ingénieur en mécanique industrielle

²³ Réédition Gallimard, essais folio, 2020, p. 50.

à Stuttgart. Ayant par-là même accès à de nombreux dossiers d'entreprises, elle collecte des informations sur le réarmement qu'elle fait passer à l'étranger à l'occasion des déplacements professionnels qu'elle effectue régulièrement en Suisse en compagnie de son père. Arrêtée en 1935, elle est détenue durant 19 mois à la prison pour femmes de Stuttgart, puis condamnée à mort pour haute trahison. Elle est transférée à Berlin où elle reste incarcérée pendant un an. Elle est régulièrement torturée par la Gestapo mais ne lâche rien. Elle est guillotinée à la prison de Berlin-Plötzensee le 28 juin 1938. Elle allait tout juste avoir 29 ans, son fils Walter en avait 4.

Si Lilo Herrmann ne bénéficie pas de la même aura que Sophie Scholl, c'est parce qu'elle était communiste et que l'histoire officielle d'Allemagne de l'Ouest et plus généralement du bloc occidental²⁴ – celle qui sera véhiculée jusque dans les années 1990 – se refusera ou tout au moins sera frileuse à faire une place à la résistance allemande communiste en tant que telle. Encore en 2003, dans son *Histoire de l'Allemagne*, Henry Bogdan minimalise l'action des communistes²⁵ et assène page 395, lignes 3-6, que la « vraie » résistance est venue des « Églises », des « mouvements conser-vateurs » et de « l'armée ». Et il affirme page 415, lignes 20-22, que les communistes « longtemps passifs » ne résistèrent qu'« à partir de l'été 1941 », ce qui est totalement faux.

Aujourd'hui, avec la disparition de la génération des historiens radicalement anticommunistes de l'époque de la guerre froide (Klaus Hildebrandt, Ernst Nolte, Joachim Fest, Karl Dietrich Bracher, etc...), ainsi que le dépassement de bien des réticences et préjugés²⁶, la reconnaissance du rôle des communistes allemands dans la lutte contre le nazisme est un fait largement acquis.

À titre d'exemple j'évoquerai le communiste Hans Heisel qui, à partir de 2003, sera invité à témoigner dans les écoles du Land de Hesse²⁷. Hans Heisel, c'est ce soldat allemand qui avait fourni au Groupe Manouchian le pistolet qui servira à abattre à Paris, le 28 septembre 1943, Julius Ritter, le colonel SS responsable pour la France du Service du travail obligatoire (STO). Et à l'occasion du soixantième anniversaire du Traité de l'Élysée du 22 janvier 1963, les lycéens du Land de Rhénanie du Nord – Westphalie ont été incités, onze ans après la mort de Heisel en 2012 à 90 ans, à réfléchir sur son histoire²⁸.

²⁴ *La Résistance allemande contre Hitler* (Paris, Balland, 1984, 800 pages) de l'universitaire germano-canadien Peter Hoffmann en est un bel exemple !

²⁵ Henry Bogdan, *Histoire de l'Allemagne*, Paris, Tempus / Perrin, 2003.

²⁶ Cf. Bertrand Lécureur, « L'autre Allemagne : la résistance intérieure au nazisme, un aspect particulier des manuels d'histoire allemands publiés depuis 1950 », *Trema*, 29/2008, pp. 33-47.

²⁷ Voir « Ein Gespräch, besser als Bücher und Filme », *Wiesbadener Tageblatt*, 16 mars 2007.

²⁸ Cf. www.schulenenwicklung.nrw.de>kip SII (PDF)

« *Par le nombre de ses martyrs, le Parti communiste allemand a occupé, et de loin, la première place parmi les résistants* ». Ce n'est pas moi qui le dit, c'est le très respecté professeur Joseph Rovan à la page 686, lignes 29-31, de son *Histoire de l'Allemagne* (Seuil, Paris, 1999) ; et ce n'est pas rien quand on sait combien Joseph Rovan était hostile à tout ce qui relevait de l'idéologie communiste – Joseph Rovan, le gaulliste et fervent catholique, devenu, 53 ans après le début de mon intervention, un universitaire unanimement respecté et le conseiller pour les questions franco-allemandes de Helmut Kohl et Jacques Chirac.

Lectures²⁹

Pour une vision claire et sérieuse de ce dont il s'est agi, je recommande – à titre personnel – cinq ouvrages écrits en français dont la relative ancienneté ne nuit en rien à la qualité³⁰ :

– *Ces Allemands qui ont défié Hitler** de Gérard Sandoz, 1980, réédition 1997, facile à lire. Gérard Sandoz s'appelait en réalité Gustav Stern. Militant antinazi de la première heure, arrêté en 1935 à Berlin à 21 ans, Gérard Sandoz avait passé 18 mois en camp de concentration avant de rejoindre la France en 1937 et de s'engager dans la légion étrangère. Il participera à la libération de Paris puis deviendra journaliste spécialisé dans les questions allemandes. Il était très ami avec le chancelier social-démocrate Willy Brandt, de son vrai nom Herbert Frahm, lui aussi ancien résistant au nazisme.

– *Des Allemands contre le nazisme*, 1997. Plus difficile mais très riche, cet ouvrage est issu d'un colloque spécialisé d'historiens français et allemands qui s'est tenu à Paris en 1996 à l'initiative de Christine Levisse-Touzé, directrice de recherches à la Sorbonne.

– *Ces Allemands qui ont affronté Hitler**, 2000, du germaniste et historien Gilbert Badia. C'est un livre bien documenté et volontairement très pédagogique comme tout ce que faisait Badia. En tant que résistant communiste durant l'Occupation, Gilbert Badia avait été très proche de la résistance antifasciste allemande en France. On lui doit d'avoir, dans les années 1980, ouvert la voie avec son équipe de Paris VIII à la recherche universitaire sur l'exil antihitlérien en France.

– *Les Résistances allemandes à Hitler**, 2001, édition revue et augmentée 2003, par l'ex-professeur en Sorbonne et indéniable spécialiste du sujet, Gilbert Merlio. L'ouvrage est très complet mais suppose à la base de bonnes connaissances.

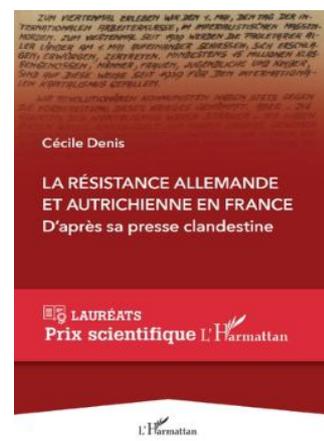
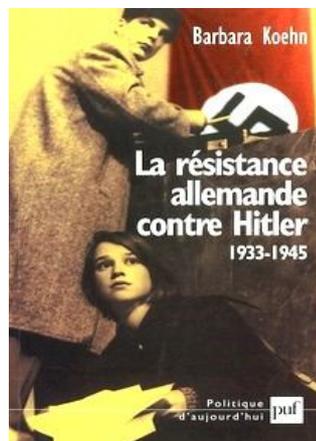
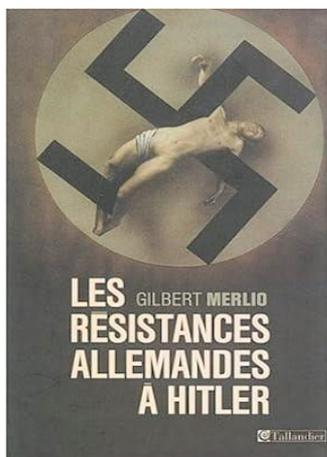
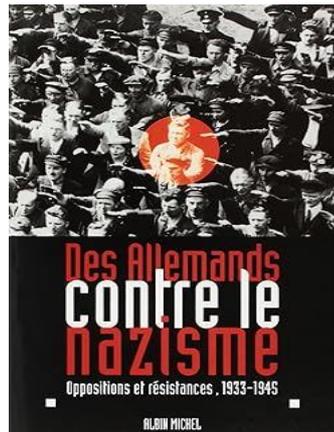
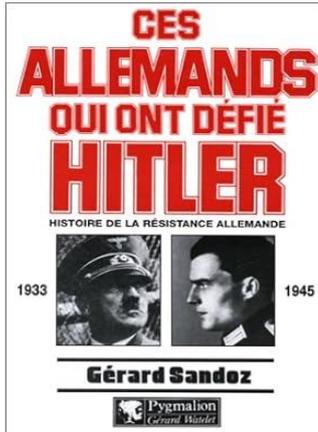
– *La Résistance allemande contre Hitler*, 2003, par la germaniste et historienne Barbara Koehn, enseignante à Rennes II. Il s'agit d'un panorama des différentes formes de résistance présentées chapitre par chapitre. Cette appréciable

²⁹ Les titres cités au cours de la conférence ne sont pas repris.

³⁰ Au jour de la conférence, les ouvrages marqués * étaient malheureusement devenus indisponibles en librairie mais toujours proposés sur certains sites Internet.

contribution a toutefois tendance a trop privilégier l'aspect éthique au détriment de l'aspect politique.

À ces cinq ouvrages, il convient d'ajouter la thèse de la germaniste Cécile Denis, *La Résistance allemande et autrichienne en France*, parue en 2021 aux éditions L'Harmattan. Son originalité est de présenter l'activité souterraine face à l'occupant nazi du groupuscule ultragauchiste RKÖ (*Revolutionäre Kommunisten Österreichs* = *Communistes révolutionnaires d'Autriche*), ainsi que celle des cellules trotskystes.



Et pour aller plus loin...

Hélène Camarade, *Écritures de la Résistance. Le journal intime sous le Troisième Reich*, Presses Universitaires du Midi, 2007.

Hélène Camarade, « Une histoire des résistantes allemandes est-elle possible ? », *Allemagne d'aujourd'hui*, 3/2021, pp. 112-127.

Jacques Droz, *Histoire de l'antifascisme en Europe. 1923-1939*, La Découverte, 1985.

Hans Magnus Enzensberger, *Hammerstein ou l'intransigeance*, Gallimard / Folio, 2001.

Thierry Feral, *Adam Scharrer. Écrivain antifasciste et militant paysan*, L'Harmattan, 2002.

Thierry Feral, *Suisse et nazisme*, L'Harmattan, 2005.

Thierry Feral, « Résistance médicale sous le troisième Reich », *Nervure – Journal de psychiatrie*, 7/2010

Guide de l'exposition *Non à Hitler ! La résistance du mouvement ouvrier et des syndicats allemands entre 1933 et 1945*, Friedrich-Ebert-Stiftung, Bonn, 2010.

Alix Heininger, *Engagement et identité : les militants antifascistes des organisations Freies Deutschland de l'exil à l'Ouest (Belgique, France, Suisse) à la RDA des années 1970*, Thèse, Faculté des Lettres de Genève, 2012.

Florence Hervé, « Femmes, nazisme et résistance », *Revue Allemagne d'aujourd'hui*, 122/1992 et 131/1995.

Stefan Martens, « Contre le nazisme, être résistant en Allemagne », *Revue Les Chemins de la mémoire*, 157/2006.

Rudolf Herzog, *Rire et résistance. Humour sous le III^e Reich*, Michalon, 2013.

Paul Pasteur et Felix Kreissler, *Les Autrichiens dans la Résistance*, Université de Rouen / Études autrichiennes, 1996.

Franz Richard Reiter, *Notre combat. Interviews de résistants autrichiens en France*, Le Temps des Cerises, 1999.

Joseph Rován et al., *Non à Hitler. Oppositions et résistances contre le régime nazi*, *Revue Documents*, 2/1994.

Joachim Scholtyseck, « Motivations, milieux et mythes : les nouvelles tendances de la recherche sur la résistance à Hitler », *Allemagne d'aujourd'hui*, 2/2014, pp. 98-104.

Peter Steinbach, « La résistance à la dictature », in Gilbert Krebs et Gérard Schnellin, *État et société en Allemagne sous le troisième Reich*, Presses Sorbonne Nouvelle, 1997.

Peter Weiss, *L'Esthétique de la résistance. Roman*, Klincksieck, 2017.

© Association Amoureux d'Art en Auvergne
quatrea.com,
mai 2024